

Remise
du Prix Mondial
de la Fondation Simone et Cino del Duca
par Mme Hélène CARRERE D'ENCAUSSE,
Secrétaire perpétuel de l'Académie française

Milan Kundera, auquel je vais avoir l'honneur de remettre aujourd'hui le Prix mondial de la Fondation Simone et Cino del Duca, est un écrivain d'origine tchèque, de langue française et de réputation mondiale. Son étonnant parcours personnel et littéraire est en merveilleux accord avec le projet des fondateurs du prix qui voulaient saluer les valeurs d'humanisme, de dignité de la personne et d'esprit de liberté.

Né en Moravie en 1929, Milan Kundera a vécu deux vies géographiques, historiques et culturelles, chacune d'entre elles couvrant quatre décennies. La première de ces vies fut tchèque, dominée par le système communiste, dont ce fils d'un grand pianiste et musicologue célèbre, pianiste lui-même, ne s'accommoda jamais réellement. Très tôt le Parti communiste, auquel il fallait bien adhérer pour survivre, le chasse de ses rangs pour « activités hostiles au pouvoir ». Il fut frappé d'une première exclusion en 1952 et d'une exclusion définitive en 1970, ce qui, en dépit des inconvénients pratiques liés à ces mesures, fut pour Kundera une vraie libération. Il est alors dans son pays un écrivain reconnu et respecté. Lorsqu'en 1968 un vent de liberté souffle sur la Tchécoslovaquie, ses deux romans déjà publiés, *La Plaisanterie* et *Risibles amours*, sont compris comme des messages de la révolte contre le système totalitaire. Milan Kundera devient alors la figure de proue et la référence du mouvement de libération intellectuelle. Et tout naturellement il en sera, lorsque les chars soviétiques l'auront écrasé, une des victimes. Il y perdra son poste de professeur à l'Institut d'études cinématographiques de Prague, ses livres disparaîtront des librairies, il sera interdit de publication. Mais la répression qui s'est abattue sur les écrivains tchèques n'aura pas raison de Milan Kundera. Condamné au silence dans sa patrie, il la quitte en 1975, avec sa femme Vera, pour le pays qui depuis longtemps lui est une autre patrie, celle de « l'aventure de l'esprit », la France. Dès le lycée, Kundera l'avait découverte grâce aux

surréalistes, à Apollinaire et Sartre. Mais aussi grâce à Rabelais, dont les livres soigneusement dissimulés l'accompagneront à la caserne, et surtout à Diderot, maître dont il se réclamera toujours. Puis ce sera la rencontre avec Aragon, qui s'enthousiasme pour *La Plaisanterie* et, alors même que les chars soviétiques déferlent sur Prague, préface ce qu'il tient, il l'écrit, pour une « œuvre majeure ».

En 1975 s'est donc ouverte la seconde vie de Milan Kundera, vie d'exil en apparence. Mais la France qui l'accueille chaleureusement, qui lui offre aussitôt d'enseigner dans ses universités, et lui donne la nationalité française, est déjà en partie le pays de sa langue. En effet, ses œuvres ne peuvent désormais paraître que par l'intermédiaire des traducteurs et elles seront d'abord éditées en français. Jamais, depuis qu'il écrit, Kundera ne s'est senti aussi libre que dans son exil. Il n'est plus soumis à aucune censure, ni à celle de l'État, ni à la sienne propre, car, pour échapper aux rigueurs de la première, il fallait bien que la pensée emprunte des détours et use de la langue d'Ésope. Exilé mais libre, Kundera trouve d'emblée en France le statut d'un écrivain semblable aux autres. Quand il publie *Le Livre du rire et de l'oubli*, ce roman voltairien le fait passer d'emblée du statut d'écrivain dissident à celui d'auteur philosophe, de maître de la littérature libéré de toute connotation politique. C'est alors que la langue française prend toute sa place dans sa vie et son œuvre. Dans un premier temps, Milan Kundera entreprend de corriger les traductions de ses livres, dont il a découvert par hasard qu'elles l'avaient doté d'un style baroque et fleuri qui le stupéfie. C'est *La Plaisanterie* qui lui fournira pour la première fois l'occasion de contester le travail du traducteur, dont il dira qu'il a purement et simplement réécrit son roman. Durant quelques années, il se consacre surtout à ce travail de « redressement » de son œuvre ; mais il publie aussi deux romans qui lui apportent une gloire mondiale : *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, consacré au mythe nietzschéen de l'éternel retour et au constat que l'homme ne peut vivre sa vie que dans la légèreté, et le manque total de responsabilité ; puis *L'Immortalité*, réflexion sur le statut de l'écrit dans un monde dominé par l'image, méditation sur le monde moderne annonçant *La Rencontre*, que les lecteurs s'arrachent aujourd'hui. Enfin en 1993, première étape du cheminement francophone de Milan Kundera, c'est en français qu'il écrit *La Lenteur*, livre qui prolonge d'une certaine manière les idées et la critique de la civilisation actuelle de l'Europe, commencée avec *L'Immortalité*. Depuis lors, les romans écrits en français vont se succéder. *L'Identité*, comédie douce-amère sur le malentendu amoureux. *L'Ignorance*, roman fulgurant, poignant, qui tourne tout entier autour de la perte du bonheur, du paradis rêvé, qui condamne les hommes à être de perpétuels exilés errants dans les ténèbres. Si, dans les romans précédents, les héros de Kundera étaient des fugitifs, ici ils sont au contraire poussés par la volonté de renouer avec le passé pour constater que les retours sont autant d'échecs et les retrouvailles des descentes aux enfers.

Aujourd'hui, Milan Kundera publie *La Rencontre*, recueil d'essais qui, avec *L'Art du roman* et *Les Testaments trahis*, est une œuvre puissante de critique où laissant libre cours à son tempérament, il s'irrite de voir disparaître dans la trappe de l'oubli Anatole France, assassiné par André Breton et ses amis ainsi que par Paul Valéry. Et il porte aux nues *Les dieux ont soif*, roman prémonitoire de l'horreur totalitaire. Il s'indigne de la conspiration de la pensée conformiste, qui rejette dans les ténèbres Cioran ou Eliot. Et il célèbre avec enthousiasme Herman Broch, Skvorecky, Céline, Malaparte mais aussi le grand compositeur Schönberg dont il tient l'oratorio *Le Survivant de Varsovie* pour le plus grand monument musical dédié à l'Holocauste, et combien d'autres, tous sacrifiés au mythe du monde postmoderne. Kundera s'effraie de « vivre l'époque de l'après art où l'art disparaît parce que disparaissent le besoin d'art, la sensibilité, l'amour pour lui ». Cette époque le condamne, il le sent, à un nouvel exil. Et il répond à un tel péril en lui opposant, placée au centre de son livre, la rencontre multiple, la rencontre des rencontres, celle de l'Europe, de l'Amérique et de l'Afrique, consacrant des pages magnifiques à la culture des Antilles et des Caraïbes et à l'œuvre de René Depestre et de Patrick Chamoiseau.

L'œuvre de Milan Kundera, qui mêle l'humour et le rire à la mélancolie, nourrie des interrogations les plus existentielles, unit l'esprit des Lumières et l'imaginaire de l'Europe centrale. Elle est l'œuvre d'un auteur tchèque devenu français, à qui la langue française, langue choisie, adoptée et parfaitement intériorisée, a permis de dépasser l'exil, de l'échanger pour une patrie spirituelle. C'est un géant des lettres que tous les grands prix mondiaux ont déjà salué, et que le Prix del Duca s'honore en saluant aujourd'hui. Pouvoir admirer est un bonheur. Que Milan Kundera me permette, au nom du jury du Prix, au nom de tous ceux qui assistent aujourd'hui à sa remise, de lui dire notre immense gratitude pour ce bonheur qu'il nous offre sans compter et qu'il continuera à nous offrir en poursuivant son œuvre magistrale.